

et laisse la belle épiore seure, pres a un cada-
vre enfermé dans une maison qu'on ne peut
ouvrir : la jeune femme constate en pleurant,
que la porte est fermée.

Elle appelle au secours, on vient, on enfonce
la porte, nous croyons qu'on va nous amener
le cadavre sanglant !!.

Le mari sort, vivant encore et debout ; sans
doute il est blessé gravement ; nous nous éton-
nons qu'il ne chancelle pas : il va, d'un pas
assuré, vers sa femme et lui annonce qu'il a
voulu la mettre à l'épreuve, qu'il a tiré en
l'air.

Alors la jeune femme l'embrasse follement
et déclare qu'elle aime pour la première fois :
et c'est tout.

Il faudrait sur ces paroles de la musique à
couplets, avec des duos, des trios, des ensem-
bles, des chœurs et des récitatifs chantés et des
récitatifs parlés.

M. Silver fut trop poli pour écrire un opéra-
comique selon l'ancienne formule — à quoi je
prendrais un plaisir extrême si la musique
était agréable et expressive — M. Silver fut
trop prudent pour composer librement, en
style hardi et personnel, un drame réaliste.

Son œuvre est un peu mélodique, sans bana-
lité, sans distinction, sans lyrisme, sans froi-
deur, sans enthousiasme, sans chaleur, mais
sans indifférence absolue, sans veulerie avouée.

Son œuvre renferme des harmonies qui ne
sont pas nouvelles, qui ne sont pas vieilles,
qui ne sont pas trop étranges, qui ne sont pas
trop habituelles, qui ne sont pas bien hardies,
qui ne sont pas bien timides, qui ne sont pas
très naïves, qui ne sont pas très habiles.

Son œuvre est orchestrée comme elle est
écrite.

C'est une œuvre sympathique, parce qu'elle
est sage, prudente et respectueuse de toutes
susceptibilités : elle ne saurait blesser per-
sonne et pourra plaire au public amoureux du
bon milieu.

Elle a fait sourire les gens de goût, mais
c'est seulement à cause du livret — dont l'ana-
lyse seule me dispense de commentaires — la
musique de M. Silver, en elle-même, les plon-
gerait plutôt en une quiétude bienveillante.

La mise en scène est charmante.

Elle a rappelé à beaucoup de vieux mes-
sieurs les *Cloches de Corneville* où, paraît-il,
les costumes sont semblables, mais dont ils
regrettaient, disaient-ils, la musique si « facile
à retenir » et le sujet drôlet.

L'interprétation est parfaite.

M. Luigini conduit l'orchestre avec son ha-
bileté et sa souplesse coutumières.

M. Clément fit admirer sa belle voix dont il
tire des effets charmants.

M. Dafranne est toujours le chanteur im-
peccable, à l'organe puissant, sans la moindre
rudesse, assoupli par une profonde connais-
sance de l'art du chant ; au style excellent —
expressif, sans exagérations — un artiste en un
mot que l'on voudrait entendre souvent dans
les belles œuvres.

J'ai dit plusieurs fois mon admiration pour
Mme Thiéry. D'abord, ce qui frappe en elle,
c'est la simplicité saine et naturelle de son
style et de son jeu : rien n'y est maniéré,
ni maladif. La voix — charmante avec, dans
le médium, des sonorités exquises de chante-
lle — est émise facilement : elle s'épand sans
peine, abondante et toujours légère ; voilà
une chanteuse qui ne crie pas et dont les no-
tes aiguës rayonnent, claires et cristallines, au-
dessus d'être ces cris désagréables, qu'on admire
souvent chez de « grandes cantatrices ».

Dans un rôle bien écrit pour la voix, en bon

style bien vocal, bien mélodique, bien musi-
cal, combien Mme Thiéry pourrait être admi-
rable ! — mais ce rôle, elle ne l'aura pas, au
moins dans les productions modernes ; aujour-
d'hui, la musique essaye d'imiter la parole...
je ne dis pas cela pour que M. Silver, qui,
dans « le Clos », s'est efforcé d'écrire « de la
musique », se gardant, au reste, de rien exagé-
rer : quelle honte ce serait, en effet, de com-
poser, aujourd'hui, une bonne mélodie, Ros-
sinienne ou même Mozartienne : on aurait
assez de génie pour penser une telle phrase
musicale, qu'on n'oserait jamais l'écrire.

Pour en terminer avec « le Clos », je dirai
que les rôles secondaires, et non moins diffi-
ciles, sont parfaitement tenus par MM. Caze-
neuve et Vieulle, et que les chœurs sont ex-
cellents.

JEAN HURÉ.



Nous sommes à la disposition de nos
abonnés pour leur envoyer le *Monde
Musical*

PENDANT LES VACANCES

à leur résidence d'été.

Il leur suffira pour cela de nous faire
connaître leur adresse, la durée de leur
séjour et d'ajouter, 0 fr. 80 en timbres-
poste pour frais supplémentaires.



A PROPOS D'UN ARTICLE

sur l'éducation microcosmique

(Voir le numéro du 15 mai)

Je me suis accusé avec humilité, en un article
précédent, d'avoir, le premier, publié la théorie de
l'éducation musicale microcosmique.

Un jeune compositeur, que je n'ose pas nommer
à cause de sa modestie charmante, mais dont on
ne saurait trop vanter la loyauté et la courtoisie,
l'un des plus anciens et des plus fidèles élèves de
M. d'Indy, m'écrit qu'en effet je fus le premier
promoteur, dans la presse musicale, de cette mé-
thode (1) — aujourd'hui, on le sait, je la renie, —
mais que son maître l'enseigna, dans l'étroite inti-
mité de l'ancienne Schola, dès 1897, presque trois
ans avant la publication de ma *Lettre sur l'éduca-
tion musicale*.

Je ne le pouvais savoir et suis heureux de l'app-
rendre à des lecteurs qui, sans doute, l'ignoraient
aussi, car M. d'Indy, lui-même, annonçait, vers la
fin de l'année 1900, cette méthode comme toute
nouvelle et devant être inaugurée avec la Schola
de la rue Saint-Jacques.

Je me croyais donc seul coupable d'avoir indiqué
un plan d'études musicales propres à développer,
surtout, l'intelligence et les connaissances histori-
ques, là où il faudrait perfectionner, avant tout,
l'instinct musical.

Ce système d'éducation est, par sa logique et
parce qu'il s'appuie sur l'histoire, supérieur aux
recettes empiriques enseignées, officiellement, par-
tout ; mais il est plus dangereux : il est la *demi-
erreur* dont parle le philosophe, à laquelle on se
donne plus facilement (à cause de son aspect raison-
nable), à laquelle on reste plus volontiers fidèle
qu'à l'erreur absolue, visiblement absurde.

Au reste, j'aurais considéré ces idées comme
l'erreur d'un enfant, égaré par une érudition mal
compréhensive — et cela d'autant mieux que je les

(1) Je ne préconisais en 1900 et avant, la méthode mi-
crocosmique que précédée d'un enseignement prépara-
toire, basé absolument sur l'instinct, et exposé dès le début
de ma *Lettre sur l'éducation musicale* : cet enseignement
me paraît toujours excellent pour les débuts d'une éduca-
tion musicale ; il fut publié dans le numéro du 1^{er} juin du
Monde musical.

Donc, en 1900, déjà, le plan d'éducation adopté par moi
était, dès le principe, différent de celui de M. d'Indy.

conçais déjà en 1895 — et je n'en aurais certes
jamais parlé, si l'illustre maître ne les eût rendues
célèbres, par un discours retentissant, prononcé
en 1900, et la fondation d'une école.

Peut-être M. d'Indy est-il appelé à reconnaître
quelque jour le bon sens pratique et la musicalité
naturelle de la méthode que j'ai esquissée ici, l'op-
posant à l'éducation microcosmique, abandonnée
par moi depuis longtemps déjà — et, naturelle-
ment, en connaissance de cause.

Tout le monde sait quelle est la sincérité coura-
geuse de M. d'Indy et je me souviens avec plaisir
de sa conversation bienveillante, où il y avait beau-
coup de tolérance et d'éclectisme éclairé, très dif-
férente d'écrits où je le reconnais rarement, diffé-
rente, surtout, des paroles absurdes que lui prêtent
des amis, dévoués et respectables, c'est certain,
mais fort semblables à l'ours de la fable et aux-
quels — je me souviens d'une autre fable, encore
— il doit préférer les ânes de telles maisons plus
anciennes, distributeurs de coups de pied à demi
conscients.

JEAN HURÉ.

== L'abondance des matières nous oblige à re-
mettre au prochain numéro la suite des « Dogmes
musicaux » de M. Jean Huré.

N. d. l. R.

VII^e RÉUNION

de l'Association des Musiciens Suisses

Cette année, c'est la ville de Neuchâtel qui
recevait les musiciens Suisses et leur faisait
fête. Trois concerts, dont deux avec orchestre,
nous ont fait faire connaissance avec des œu-
vres de 21 compositeurs. Il m'est impossible
de vous parler ici de toutes les compositions
exécutées : beaucoup sont des œuvres de débu-
tants, les unes simplement correctes, les autres
contenant les germes de qualités aptes à se
développer avec le travail et l'expérience.
M. Walter Courvoisier manie l'orchestre avec
facilité, mais son prologue symphonique est
d'un style un peu touffu et uniformément
lourd. Tout le contraire, sont deux poèmes
symphoniques intitulés : *Hiver-Printemps* ;
quel charme dans le second, sorte de scherzo, à
l'orchestration d'un coloris intense, débordant
de jeunesse et de fraîcheur : leur auteur, est
un Genevois, âgé de 26 ans : Ernest Bloch,
voilà un nom à retenir, dont on parlera tôt ou
tard : ce fut une des joies de ces concerts.

M. Gustave Doret, l'auteur acclamé de la
Fête des Vignerons, a trouvé pour le poème
de Baudelaire « *Recueillement* », l'expression
parfaite. Cette composition pour baryton et
orchestre, a été, avec les poèmes de Bloch, la
meilleure production du 2^e concert.

Parmi les œuvres chorales, la palme revient
à M. Edouard Combe, pour les pages pleines
de vie qu'il a écrites sur le texte de « *Moisson* »,
de Verlaine.

Dans trois pièces pour orgue d'Otto Barblan,
on retrouve le style large et sévère de ce re-
marquable contrapuntiste.

M. Joseph Lauber, outre un *Concerto* de
violon, a fait entendre une suite de quatuors
vocaux, qui ont eu un succès très mérité.
Écrits dans le genre populaire, ces délicieux
petits tableaux musicaux ne peuvent manquer
de faire leur chemin dans les salles de concert
et nous ne serions point étonnés de voir le
quatuor Mauguière s'en emparer.

Chose étrange, la musique de chambre ne
semble pas inspirer nos musiciens ! A part
une interminable sonate de M. Pahnke, pour
piano et violon, la seule composition de ce
genre fut le quatuor d'Em. Moor (qui bien
qu'établi à Lausanne n'est pas Suisse).

CLAVIER MUET DURCISSEUR BREVETÉ S. G. D. G.

Chez tous les marchands de pianos et de musique de Paris et des Départements
et chez M. L. PINET, seul concessionnaire, 65, cours de Vincennes, Paris.

Le Samud